

Tobias MARTIN

Dans les yeux de Julie

Conte contemporain

ISBN : 978-2-9566368-0-9

© Tobias Martin – 2018

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

À chaque fois que tu échoues, relève-toi et apprends de tes erreurs. Chaque échec t'amènera plus loin.

Sincères remerciements.

À ma compagne de vie et ma première lectrice qui me supporte depuis tant d'années.

À l'ensemble de mes bêta-lecteurs et bêta-lectrices, qui ont eu le courage de lire jusqu'au bout une version loin d'être aboutie et qui m'ont poussé à continuer d'écrire. Je n'oublie pas que ce sont vos commentaires qui m'ont permis d'évoluer.

Selma, Iléana, Marie Parker, Florence, Aspho, Jean-Louis, Céline, Christine, Peter, Estelle, Kiki, Sandra, Alexandra, Zia.

À ma correctrice finale : Sophie Ruaud

CHAPITRE 1 — Lundi

Première partie — La princesse

Ma langue passe et repasse lentement sur mes canines supérieures. J'ai toujours aimé la sensation procurée par ce mouvement. Depuis son entrée dans la salle, j'admire la peau métissée de la femme assise devant moi. Une goutte de sueur perle le long de sa nuque pour venir mourir sur son charmant débardeur à bretelles qui lui colle au corps. La chaleur torride de ce début d'été sature l'air de la pièce en manque d'aération. Nous transpirons tous façon sauna. Quelle idée stupide de prévoir des sessions dans cet endroit où cinq postes informatiques tiennent à peine. Et ces murs aux couleurs délavées, cette moquette hors d'âge ne rendent pas honneur à la réputation de la maison.

Par un beau lundi matin de juin, nos prétendants ont attendu un long moment dans le hall pour signer leur feuille de présence. Je les ai sentis nerveux et impatients d'entamer les épreuves afin d'obtenir notre fameux certificat de validation de connaissances ; un Graal qui ouvre de nombreuses portes dans l'univers de l'informatique de pointe. Depuis quatre ans, j'ai le privilège de travailler pour Charles Vanher, l'emblématique patron et fondateur du groupe Airana, spécialisé dans les secteurs de l'informatique et des

technologies avancées. Le siège de Paris héberge une de ses dernières idées de génie : une section un peu particulière, refuge de geeks en tout genre dont je fais partie, délivrant le fameux sésame.

Ce matin-là, sans trop savoir pourquoi, les courbes félines de l'unique femme du groupe ont attiré mon attention et éveillé mes sens. Une taille mannequin avec une silhouette de rêve et quelque chose de sensuel dans sa façon d'être, indéfinissable. Un coup d'œil sur sa fiche m'indiqua : Mariam Le Guennec, trente-six ans, session de développement ; et le tirage au sort fit mon bonheur en me désignant comme sa tutrice. Discrètement, mon ami Paul m'a poussé du coude et glissé à l'oreille : « Tu es une petite chanceuse, toi ! ». Don Juan invétéré et amateur de femmes exotiques, je suis sûre qu'il aurait vendu son âme au diable pour troquer sa place contre la mienne. D'humeur taquine, je lui ai répondu d'une superbe grimace. Ensuite, le discours de bienvenue du patron, très en forme ce matin, traîna en longueur et le timing nous laissa juste le temps d'échanger nos prénoms.

À chaque regard sur l'écran de son candidat, Paul soupire et lève les yeux au ciel, signe que sa semaine va être compliquée. Je souris. Chaque session a son maillon faible et ces dernières semaines, j'ai eu le chic d'être la gagnante. Aujourd'hui, je suis d'humeur joyeuse, le sujet semble parfaitement convenir à Mariam que je sens à l'aise. Notre rôle est simple : pendant cinq jours, nous scrutons et évaluons à la loupe un postulant, appelé candidat ou stagiaire selon notre envie, sur des exercices pointus de développement. D'ailleurs, une erreur

d'inattention m'interpelle sur son écran. Je me penche doucement à son oreille, une bonne occasion pour profiter des fragrances de son corps ; l'odeur de sa peau mélangée à un parfum fruité est un vrai plaisir, elle le porte à merveille.

— Attends deux secondes, s'il te plaît.

Je suis une olfactive comme l'observe souvent Paul. Certains effluves ont tendance à éveiller mes plus bas instincts, mon côté louve, paraît-il. Elle stoppe la saisie de ses lignes de code et tourne la tête dans l'attente d'une réponse. J'allonge le bras pour lui souligner l'endroit où elle a fauté et, au moment où ma main effleure son épaule dénudée, un frisson me parcourt ; une légère décharge électrique qui se transmet jusqu'au bas de mon échine et me fait tressaillir.

— Tu... tu as oublié un paramètre ici, et pense à commenter à la suite, lui dis-je doucement à l'oreille, quelque peu troublée.

Elle acquiesce d'un signe de tête et réagit au quart de tour, puis ses mains agiles reprennent leur course folle sur le clavier. La correction est parfaite. Par réflexe, je pose amicalement ma main sur son épaule pour valider, mais ce geste anodin a, lui aussi, des conséquences inattendues. Mes doigts sur la naissance de son cou me transmettent une chaleur particulière qui me chauffe le sang. Je n'ai jamais ressenti cela auparavant, même pour les beaux mâles bodybuildés, proies favorites de certaines de mes sorties de fin de semaine. Certes, sa peau est douce, mais il doit bien y avoir une explication rationnelle à tout ça. Le manque de sommeil me joue des

tours, ou alors... non, c'est idiot ! J'ai du mal à décrire la sensation qui naît en moi et monte comme un vague. C'est à la fois très plaisant et étrange, même si cela me gêne et que l'endroit est totalement inadéquat pour avoir ce genre de pensées. Par instinct, j'ai envie de me laisser aller et de profiter pleinement de ce moment. Mon esprit part à la dérive, perdant petit à petit toute notion du temps. Quand une légère tape sur l'épaule me sort de ma torpeur. Je sursaute et tourne la tête. Paul m'interroge avec un regard sévère et je sens un « qu'est-ce que tu fous, bordel ? » pointer le bout de son nez. La mort dans l'âme, je romps le contact, mais mes yeux restent rivés sur ce cou dont je scrute chaque parcelle à la recherche d'une logique à ce phénomène.

Soudain, la porte de la salle s'ouvre, elle apporte un air frais salubre et me donne l'occasion de remonter à la surface, de reprendre le contrôle de mes émotions. Une manière efficace d'écourter cet instant chronophage où j'ai négligé mon rôle ; chaque seconde compte dans cet examen.

— Pause-repas dans deux minutes ! scande une voix féminine à la volée.

Je suis surprise, cette première matinée s'est écoulée à une vitesse folle. Cette pause et la climatisation du restaurant vont me permettre de retrouver mes esprits et calmer mes ardeurs. La sensation des vêtements qui adhèrent à ma peau est désagréable ; un détour pour me rafraîchir s'impose.

J'entre dans ce lieu intimiste réservé aux dames et me place devant un lavabo. Sans préavis, le miroir me colle

une bonne claque : il me renvoie ma tête de petite brune maquillée à l'arrache ce matin, faute de temps. Ses beaux yeux bleus fatigués lui indiquent clairement d'arrêter de passer ses soirées à mater des séries pour oublier qu'elle est seule. La sueur n'arrange rien non plus. *Waterproof, mon œil, oui !* Je me penche et m'asperge le visage pour effacer toute trace de ces délits. *Tu rêves, ma fille, c'est en pure perte !*

Mon entrée dans le self est un vrai bonheur tant la température y est agréable. Même si j'ai la faim au ventre, ma cible prioritaire reste ma charmante candidate. Une idée fixe gravée dans mon esprit depuis « l'incident ». Je balaye le lieu du regard. La salle d'une centaine de places est au trois quarts pleine, mais sa taille au-dessus de la moyenne constitue un atout non négligeable et il ne me faut pas longtemps pour la localiser près des baies vitrées. Je vais enfin connaître autre chose que son cou et peut-être avoir l'occasion d'étancher ma soif de réponses.

— Je peux m'asseoir ? questionné-je d'une petite voix.

La bouche pleine, elle lève les yeux, étonnée, et acquiesce d'un mouvement de tête. Timidement, je me pose à demi sur ma chaise en essayant de rester la plus droite possible. Mon plateau, avec son unique assiette de salade composée, fait pâle figure comparé au sien, chargé d'un menu complet.

— Julie Prévert.

— Mariam Le Guennec, répond-elle entre deux

mastications.

J'ai franchi la première étape, mais à mon immense surprise, ma compagne de table retourne pourfendre à grands coups de fourchette tout aliment à sa portée. Elle met à mal le plan de mon côté introverti qui espérait un premier pas de sa part. Un gros doute m'envahit ; ai-je eu raison de m'asseoir ici ? Au premier abord, nous n'avons rien en commun. Comme d'habitude, J'ai laissé ce foutu instinct décider sans réfléchir une minute, victime de mon impatience chronique et de mes envies, me dirait Paul d'un ton sévère. Alors maintenant, autant que je me taise, cela m'évitera de passer pour une andouille. Je dois laisser les choses se faire na-tu-rel-le-ment.

Le hic, c'est ce sentiment de déjà-vu qui me chiffonne. Nous sommes nous croisées par le passé ? J'ai la furieuse impression que oui, mais impossible de me souvenir du lieu ni du moment. La fac aurait été une bonne idée, si nous n'avions pas dix ans d'écart. Ou alors, en boîte ! Lors d'une de mes sorties nocturnes et dans ce cas, c'est très délicat de lui en parler, surtout si... je n'ose pas y penser. Pourtant un physique pareil ne s'oublie pas : un nez fin, une bouche pulpeuse, des pommettes hautes, des yeux d'un noir intense et une coupe afro avec des ondulations ; le tout bien posé sur un cou fin et un corps de rêve moulé dans un petit débardeur à bretelles. Une vraie figure de magazine de mode. Je suis admirative et son côté sexy au naturel me subjugué. *Moi, comment serai-je dans dix ans ?*

Brusquement, Mariam lève la tête et me dévisage.

— Quelque chose ne va pas ? interroge-t-elle, étonnée

par mon mutisme.

— Non, enfin si, excuse-moi, je... j'adore ta coupe !

Prise de cours, j'ai bafouillé une réponse au hasard, mais mon explication n'est pas crédible pour un sou. Elle va me prendre pour une gamine, mais l'attaquer direct pour savoir où elle passe ses nuits de libertinage ne serait pas mieux. Mal à l'aise, j'évite son regard et plonge le nez dans mon assiette. J'ai vraiment le chic pour gâcher mes entrées.

— C'est dur à coiffer certains matins. Par contre, vu ta nature de cheveux, tu devras attendre quelques mois pour espérer la même !

Cette remarque est la bienvenue. J'émetts un petit rire gêné. À moi de rebondir et de trouver quelque chose pour changer de sujet. L'anneau présent à son doigt est une sortie inespérée.

— Tu es mariée ? demandé-je, l'air faussement détendu.

— Non, c'est juste pour qu'on me fiche la paix, ça éloigne les lourdingues. Le prince charmant qui me l'a offert s'est barré avant la naissance de ses filles.

Aïe ! pourquoi ai-je posé cette question, moi ? J'ai l'impression que c'était le sujet à éviter et j'ai plongé dedans la tête la première. Je suis vraiment la reine de la gaffe quand il s'agit de communiquer. La bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, j'ai une envie soudaine de disparaître dans un trou de souris.

— Ne t'inquiète pas, reprend-elle avec un grand

sourire, ta question ne me dérange pas. Tu sais, en y réfléchissant bien, cela ne m'a jamais empêché de me faire draguer.

Ouf, sa réponse me soulage, évacuant au passage une partie de la honte qui s'immisçait en moi. Sans attendre, mon interlocutrice repart à l'assaut de son assiette.

— Pourquoi le gardes-tu alors ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour me rappeler de ne pas accorder trop facilement ma confiance aux hommes.

— Tu as bien raison, rétorqué-je pour appuyer ma remarque. Ici, j'ai pas mal joué des coudes pour qu'on me fiche la paix. Tu as combien d'enfants ?

La maman se redresse et attrape son mobile.

— Deux ados de 14 ans, tiens regarde !

Avec un grand sourire, elle me présente une photo de deux jeunes filles sur une plage, belles comme des cœurs.

— C'était une grosse responsabilité, non ?

— C'était surtout une bêtise, pour être polie. On était deux idiots en fin d'études et j'étais folle de lui. Mon amoureux transi a coupé les ponts dès que je suis tombée enceinte et en parfait gentleman, il a quitté la région pour fuir ses responsabilités.

Cette femme me fascine, nos vies sont pourtant à des années-lumière l'une de l'autre. Moi, petite célibataire parisienne de vingt-six ans avec un quotidien bien pauvre, des problèmes domestiques insignifiants. Mes

jours au bureau, le soir sur mon vieux canapé à mater des séries et en boîte le week-end pour satisfaire mes pulsions. Une sorte d'ado qui n'aurait pas évolué depuis la fac. Un coup de blues me tombe sur le crâne comme un constat sans appel : ma vie est nulle.

* * * *

En sortant du self, j'ai ralenti le pas pour me placer derrière Mariam. Pourquoi cette femme produit-elle tant d'effet chez moi ? À part son corps de rêve, bien sûr. C'est vrai qu'elle ne passe pas inaperçue, j'ai vu le regard des hommes à son passage dans le restaurant. Certaines en profiteraient pour parader, mais elle n'a pas l'air de s'en soucier une seconde, ou alors elle cache bien son jeu.

À peine entrée dans la salle d'examen, ce besoin de toucher de nouveau sa peau m'obsède. J'engage alors un combat en mode concentration maximum sur le sujet du jour pour sortir cette idée de ma tête. Une réflexion sur le pourquoi s'est développée dans mon for intérieur. Il est anormal que moi qui suis hétéro, aie envie d'une autre femme ; d'un coup, sur un simple contact de nos épidermes. Et puis, cela remet en cause certaines de mes valeurs et mon éducation. Ou alors c'est la chaleur combinée à l'électricité statique et mon manque de sommeil qui se jouent de moi. Je pense également que la forte personnalité de Mariam et sa taille au-dessus de la norme m'intimident et influencent mon jugement. Cela

explique que je perde mes moyens quand nos regards se croisent. Oui, voilà. J'ai assez d'arguments pour me convaincre que je me prends la tête pour rien. *Tout va bien !* Enfin non, rien ne va, je sens mon instinct en total désaccord avec mon cerveau. Et puis zut ! Je veux en avoir le cœur net. Avec délicatesse, je repose ma main sur son épaule, et dès que nos peaux s'effleurent, le lien s'établit et le temps se fige. Une sensation bienfaisante s'insinue au plus profond de moi de nouveau, cellule après cellule, elle me submerge d'une énergie intense proche du plaisir... je m'abandonne.

Mariam stoppe sa frappe et tourne légèrement la tête, en attente d'une consigne de ma part. Confuse, je retire ma main et romps le lien qui nous a unies. Le retour est brutal et je peine à reprendre le contrôle de mes sens. Il est impératif que je trouve rapidement une excuse pour légitimer cette intrusion dans son intimité.

— Euh... continue, tu es sur la bonne voie, chuchoté-je à son oreille d'une voix hésitante.

Au passage, je jette un coup d'œil à Paul, mais vampirisé par son phénomène, il ne s'est pas rendu compte de mon geste. D'ordinaire, la règle veut que nous évitions au maximum d'entrer en contact oral ou physique avec nos candidats pour ne pas les perturber ; là, c'est doublement raté.

17 h 29, le temps est passé vite après mon aparté sensoriel. Dans une minute, ce sera la fin de cette première journée très particulière. Trop heureuses de quitter cette chaleur étouffante, nous sortons en grande hâte et j'invite Mariam à me suivre. Chaque soir, les

participants doivent répondre à un questionnaire avec leur tuteur. Au vu de ses performances, le test ne sera qu'une formalité pour elle. Ma semaine s'annonce bien.

Bien calée dans mon fauteuil, je relis sa fiche pour la troisième fois. C'est le stratagème le moins nul que j'ai inventé pour me laisser le temps d'engager la conversation. Cette journée ne doit pas s'achever sans que nous fassions plus ample connaissance. Mon cerveau en révolution a besoin de réponses.

— Tu connais un hôtel pas trop cher dans le coin ?

Étonnée, je relève la tête. Mon interlocutrice m'a devancée d'une fraction de seconde.

— Tu ne rentres pas chez toi ?

— Ça va être compliqué, j'habite Nantes, me répond-elle avec un petit rire.

— Ah, je l'ignorais !

Je suis vraiment une cruche, je n'ai même pas eu le réflexe de lire la partie renseignements de sa fiche jusqu'au bout.

— Et tes filles ?

— Oh, je ne m'inquiète pas, elles sont trop heureuses d'être seules pendant cinq jours, ça doit être la nouba à la maison en ce moment !

— J'ai une chambre d'amis, si tu veux.

Cette phrase est sortie malgré moi, je suis même étonnée de l'avoir prononcée. Ce traître d'instinct a encore pris les devants et sauté sur l'occasion pour

répondre à ma place. Un ange passe, puis deux. Des tonnes de questions se bousculent dans mon cerveau désormais encombré. Je suis partagée entre l'envie de me cacher dans un trou de souris et l'excitation à l'idée de cette éventuelle soirée dans mon appartement.

— Tu es sûr que cela ne te dérange pas ? reprend-elle, surprise.

— Non, non, ne t'inquiète pas, j'ai un grand lit !

Eh zut ! Mais qu'est-ce que je raconte, avec cette phrase qui peut être mal interprétée ? Que va-t-elle penser de moi ? Je n'ai pas arrêté de la toucher, je suis la seule femme du groupe et maintenant je la drague ! Préjugés, quand tu nous tiens. J'ai envie de me mordre la langue jusqu'au sang, je dois corriger le tir.

— Euh, pardon. Ma chambre d'amis possède un grand lit.

Ma candidate m'offre un magnifique sourire et aussitôt une bouffée de chaleur m'envahit et me brûle les joues. C'est la deuxième fois aujourd'hui en sa présence. Un long silence remplit la pièce. En attente de sa réponse, je suis en apnée. Mariam fronçe légèrement les sourcils, signe d'une intense réflexion. *Dis oui, s'il te plaît !*

— J'avais compris, ne t'inquiète pas, dit-elle d'une voix chaleureuse. J'accepte et t'en remercie d'avance, c'est super sympa de ta part. J'ai quelques trucs à acheter avant, vers dix-neuf heures chez toi, ça te va ?

— C'est parfait, j'ai encore deux trois formulaires à remplir avant de partir, lui dis-je en griffonnant mon

adresse sur un post-it.

* * * *

Perdue dans mes pensées, je sors de la station de métro d'un pas décidé. Depuis une bonne heure, le scénario de cette soirée défile dans mon esprit. *Pourquoi cette prise de tête ? Après tout, ce n'est qu'une invitée de passage.* Mon seul regret : ne pas être rentrée un peu plus tôt pour passer un coup de balai.

Au pied de mon immeuble, Mariam m'attend. Elle me paraît encore plus grande que ce matin. Je souris au contraste entre ce corps sculpté et la valise jaune Hello Kitty présente à ses pieds.

— C'est mignon ce petit bagage, tu en as de la chance ! lancé-je d'un ton ironique.

— C'était ça ou Barbie, un don de mes filles, répond-elle en riant.

— Je te propose de manger dehors, mon frigo est vide. Italien, chinois, japonais, indien, le choix est vaste dans le quartier et tu es mon invitée.

— Italien sera parfait.

— Très bon choix ! Je te propose de déposer Hello Kitty d'abord.

Dans l'escalier, je profite de notre ascension pour admirer ses jambes bien dessinées. Mon invitée est une sportive, voilà où passent les calories qu'elle ingurgite.

Un jour, je vais devoir me bouger un peu et ce que j'observe est une source de motivation.

Le claquement de ma porte d'entrée résonne en écho dans l'appartement, Mariam est dans ma tanière. Cette pensée me rend nerveuse et m'excite à la fois, telle une ado invitant une copine pour sa première soirée pyjama. D'un coup, mon cœur bat plus vite et un sentiment étrange m'envahit. Une fraction de seconde me suffit pour en comprendre l'origine en croisant son regard. Je dois trouver quelque chose à dire au plus vite pour ne pas avoir l'air d'une idiote. En premier lieu, je vais remplir mon rôle d'hôtesse. Oui, c'est une très bonne idée, ça me laissera le temps de réfléchir sur la suite. Je me sens gauche, c'est une horreur. D'un geste de la main, je l'invite à me suivre et ouvre les portes au fur et à mesure de notre avancée.

— À droite, le séjour et la cuisine en suivant. Au fond, les deux chambres, à gauche, les portes des toilettes et de la salle d'eau.

— C'est mignon chez toi. J'aime bien.

À son regard, j'ai saisi que cette appréciation était juste une marque de politesse. Les réflexions de Paul n'ont jamais été tendres sur le manque d'entretien de mon intérieur. Ma deuxième chambre est assez spartiate : parquet ciré, murs blancs, un lit double, une commode ainsi qu'une table de nuit en bois vernis. Elle est rarement occupée et une odeur de renfermé m'a chatouillé les narines dès l'ouverture de la porte.

— Attends, je vais aérer, personne n'a dormi ici

depuis un moment.

Mon invitée pose sa valise au pied du lit, mais alors que je le contourne pour ouvrir la fenêtre, elle fait volte-face et mon nez rencontre sa poitrine. Troublée, elle s'excuse, puis nous partons dans un pas de danse improvisé. Nos corps se frôlent, les effluves de son parfum subtil m'envahissent aussitôt ; je suis en pleine confusion. Quand nos regards se croisent, je découvre pour la première fois la profondeur de ses yeux. Ils sont magnifiques. Mariam se mord la lèvre inférieure, de mon côté, le mot « envie » s'imprime au creux de mon ventre. Cette femme me subjugué, me fascine et je me retranche avec difficulté derrière les arguments que j'ai invoqués cet après-midi pour me rassurer. Chaleur, manque de sommeil, électricité statique, taille et personnalité de Mariam. Le compte est bon. Il est évident qu'à cet instant, avec un zeste de courage, j'aimerais lui en parler. Mais cela serait indélicat, nous ne nous connaissons que depuis ce matin. *Et puis c'est stupide, ma pauvre fille, nous ne sommes pas dans une de tes séries à l'eau de rose ! Elle va te rire au nez, puis partir en claquant la porte ou la joue d'ailleurs, c'est couru d'avance !*

— Excuse-moi, Mariam... on étouffe dans cette chambre.

— Oui, tu as raison. Cette chaleur est... suffocante.

Plantée face à elle, je m'aperçois de sa gêne ; en toute logique, cela devrait me rassurer, mais non, c'est pire ! Une question jaillit dans mon esprit perturbé : à quoi pense-t-elle à cet instant ?

Dans l'attente d'une réaction de ma part, elle secoue légèrement son débardeur pour s'aérer. Pendant cette poussière de temps, j'ai oublié mon rôle d'hôtesse. Je bredouille un pardon, baisse les yeux et me précipite pour ouvrir sa fenêtre en grand. De l'air, vite !

— Tu permets que je prenne une douche ? interroge-t-elle d'une petite voix, j'ai passé ma journée à transpirer.

— Oui, bien sûr, fais comme chez toi, je t'en prie, confirmé-je sans attendre.

En un demi-tour quasi militaire, je fonce vers ma chambre avec la nécessité impérieuse de m'aérer les neurones. À peine la fenêtre ouverte, le vent frais de cette fin de journée sur mon visage est salutaire. Ce soir, si cette tension délicieuse continue à monter entre nous, la case douche froide sera obligatoire, même si cela n'apaisera pas tous mes sens, j'en suis sûre.

— Julie, tu peux me donner une serviette, s'il te plaît ?

Du fond de la salle d'eau, la voix de Mariam me ramène brusquement à la réalité. Quelle idiote, j'aurais dû au moins anticiper ça ! J'attrape un drap de bain dans mon armoire à la volée puis, d'un bond, je traverse le couloir en me traitant de tous les noms.

Au moment de passer la porte, une vision me stoppe net dans mon élan et je pousse un petit cri de surprise. Devant mes yeux ébahis, mon invitée patiente... en tenue d'Ève.

— Excuse-moi, je... j'i... j'ignorais que...

La bouche ouverte comme une carpe hors de l'eau, je reste coite plusieurs microsecondes avant de reprendre mes esprits. Mon Dieu que cette femme est belle ! Des pensées inavouables surgissent dans mon esprit, mon sang se met à bouillir, mes joues s'embrasent. Rouge de confusion, je ne sais plus où poser mon regard. D'un geste fébrile, je lui tends le linge espéré du bout des doigts et me retourne, gênée.

— C'est moi qui suis désolée. J'avais prévu d'être à l'hôtel cette semaine, donc pas de serviette dans ma valise. Pas de chichis entre nous, s'il te plaît.

Les yeux rivés au sol, je bredouille une réponse dans une langue inconnue et sors rapidement. Pourquoi suis-je troublée à ce point ? J'ai pourtant déjà vu d'autres femmes dans le plus simple appareil au cours de ma vie. Je ne sais pas ce qui me perturbe le plus, l'avoir vue nue ou souhaiter poser mes mains sur ce corps si proche. Maintenant, prendre une douche froide est impératif. Une question me titille également : est-ce volontaire de sa part ?

* * * *

Dès notre entrée dans le restaurant, le serveur nous a accueillies chaleureusement et installées à une table discrète en fond de salle. Il ne m'avait jamais proposé ça avec mes autres invités ! A-t-il remarqué quelque chose de spécial dans notre duo ?

Mariam caresse son téléphone du bout des doigts en

feuilleter le menu. Quand le mien se met à vibrer rageusement sur la table, j'examine l'écran et grimace. J'aurais dû anticiper cet appel et je décroche dans un soupir sous l'œil étonné de ma convive.

— Bonsoir maman.

« Bonsoir ma fille, tu vas bien ? J'entends de la musique, tu es où ? ».

Tous les lundis à vingt heures pile, ma mère m'appelle et me harcèle de questions. Elle trouve anormal que sa fille de vingt-six ans soit encore célibataire, une véritable obsession de sa part. Unie très jeune par ses parents à un inconnu fortuné, elle a toujours souhaité reproduire ce schéma avec sa progéniture. Sans succès.

— Au restaurant, maman. Oui, je vais bien, lâché-je d'un ton laconique.

« Avec un homme ? Je le connais ? », reprend ma mère, infatigable.

— Non maman, avec une amie. Je dois raccrocher, les plats arrivent.

« Et ton petit sapeur-pompier, tu ne le vois plus ? »

— Je te l'ai déjà dit, maman : depuis des mois. Il passait son temps à éteindre le feu de toutes les filles de Paris.

« Dommage, c'est un bel homme, et de bonne famille en plus. »

Cette phrase déclenche un second soupir d'exaspération de ma part. En plus de vouloir

absolument m'enchâner ; pour ma mère, seul compte un mariage avec un homme catholique pratiquant et issu d'une famille aisée de préférence. Mon avis et surtout mon bonheur lui importent peu. Fervente pratiquante, elle milite activement contre le mariage pour tous et l'avortement. Mon frère et moi avons été élevés avec ce genre de préceptes, et pas question d'avoir une prise de position opposée à la sienne ! « Dieu l'a voulu ainsi » est l'une de ses phrases fétiches qui closent tous les débats possibles en sa faveur. Pour autre exemple, je serai propriétaire de mon logement seulement le jour de mon passage devant monsieur le curé. Pour elle, c'est une dot, pour moi, juste du chantage.

— M'man, je dois te laisser !

« Eh bien, ce n'est pas demain que j'aurai des petits-enfants, moi ! »

Comme d'habitude, elle reste sourde à mes propos, répétant toutes les semaines les mêmes phrases. Face à moi, Mariam tente d'ignorer la conversation, mais ne peut s'empêcher de pouffer de rire devant cette mère possessive au possible. Contrariée, je pose mon smartphone sur la table. Son monologue, je le connais par cœur.

— Je suis vraiment désolée Mariam, chuchoté-je en me penchant vers elle.

— Ce n'est pas grave, je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir mangé une pizza, affirme-t-elle avec un petit sourire, les yeux plongés dans son sac à main.

Le serveur passe noter notre commande. L'air

méfiant, il regarde l'appareil du coin de l'œil. Du bout des doigts, nous lui indiquons nos plats sur la carte, sans un mot.

« Julie, Julie ! Tu m'écoutes au moins ? »

— Oui, maman, dis-je en saisissant mon mobile, mais je dois te laisser. Au revoir, m'man.

Pour une fois, je prends mon courage à deux mains et ne lui accorde aucun temps de réponse. Je raccroche et mets rapidement mon téléphone en mode avion. Enfin au calme, nous allons pouvoir profiter de cette soirée entre femmes. De son côté, Mariam extrait une petite boîte métallique de son sac. Elle la pose sur la table, ôte le couvercle avec délicatesse, puis avec le bout de sa cuillère, prélève quelques grammes d'une poudre brune et la verse dans son verre d'un geste précis.

— C'est quoi ? questionné-je en examinant le contenant.

— Un mélange de plantes pour faciliter la digestion, c'est entièrement naturel.

— Tu achètes ça où ?

— C'est une production familiale, répond-elle avec fierté, un des passe-temps de ma mère. Tu en veux ?

— Pourquoi pas ?

— Je te préviens, le goût n'est pas top, mais c'est très efficace.

Mariam replonge sa cuillère dans la boîte et me verse une dose de poudre, puis remplit d'eau les deux

récipients.

— À notre soirée, annonce-t-elle en levant son verre. Bois-le d'un trait, tu sentiras moins le goût !

Un peu tendue, j'attrape mon verre. La couleur marron vert du breuvage obtenu ne me rassure pas, mais maintenant il serait malpoli de refuser. Je porte la boisson à mes lèvres en retenant une grimace et bois cul sec. Le goût n'est pas désagréable, finalement. Les yeux pleins de malice, Mariam se met à rire.

— Alors, tu en penses quoi de ma potion ?

— C'est assez inhabituel, mais ce n'est pas déplaisant ! J'ai senti de la menthe, du fenouil et...

— Je suis incapable de te donner la composition, c'est un secret de ma mère.

Notre échange est coupé net par l'arrivée de nos pizzas. Cette pause sera l'occasion idéale pour trouver un nouveau sujet de discussion avec mon invitée. Il y a longtemps que je n'ai pas eu de dîner amical et j'avoue que, sortie de mon boulot et des séries télé, j'ai une conversation plus que limitée. Depuis quelques années, hormis mes virées nocturnes avec Paul, mes sorties de week-ends sont plutôt consacrées à des rencontres éphémères. Avec des hommes me voyant plutôt comme un dessert qu'ils aimeraient déguster dans leur lit, que comme une bonne copine avec qui s'épancher sur leurs états d'âme. Cela rend le vide affectif autour de moi encore plus grand. À cet instant, Mariam est un petit rayon de soleil dans ma vie fade. Cet aparté prendra fin avec son stage en fin de semaine, ensuite, loin l'une de

l'autre, seuls les souvenirs resteront.

— Excuse-moi si je suis trop curieuse et ne réponds pas si cela te gêne. De quelle origine es-tu ?

— Ben, bretonne ! Le Guennec, il n'y a pas plus breton comme nom.

Je l'ai bien cherché, avec ma satanée curiosité. Mariam laisse passer quelques secondes, je ne sais plus où me mettre.

— Bon, sans blaguer, reprend-elle avec un grand sourire, je suis d'origine malienne. Mon grand-père a participé à la Seconde Guerre mondiale, à l'époque où le Mali était une colonie française. Bref, je te passe le côté historique. Il a immigré en France dans les années 50, donnant naissance à ma mère. Plus tard, celle-ci est tombée amoureuse d'un beau Breton et a mis au monde deux filles, dont tu as l'un des spécimens devant toi.

Sa réponse me donne envie d'en connaître davantage sur sa vie. Je comprends mieux son caractère bien trempé ; étant jeune, la petite Mariam a dû en voir de toutes les couleurs. Être une enfant métisse dans un petit village de province à cette époque a dû être une épreuve. La mienne, à côté, est d'une affligeante banalité. Née avec une cuillère en argent dans la bouche, si j'occulte ma crise d'adolescence. Mon seul vrai combat a été de quitter le carcan familial en refusant, à de multiples reprises, d'être mariée à de « beaux partis » choisis par ma charmante mère. Un véritable exploit applaudi par Jérôme, mon unique grand frère.

* * * *

Dans le couloir menant aux chambres, nous nous regardons sans un mot. Si j'occulte l'appel de ma mère, cette soirée s'est déroulée à merveille, j'ai été troublée par la complicité naturelle qui s'est installée entre nous. À chacun de nos échanges, j'ai eu la sensation de connaître ses pensées les plus profondes. Dès que je commençais une phrase, elle la finissait. Nous étions comme connectées ; je ne trouve pas d'autre mot pour définir ce moment. Quand elle s'est confiée à moi, j'ai ressenti sa fragilité, souffert de ses peines et de sa solitude. J'admire cette mère qui a passé la majeure partie de sa vie à oublier de vivre pour elle ; un véritable sacrifice pour ses amours, comme elle les appelle tendrement. Je me demande sur qui cette femme, qui doit toujours paraître sans faille, se repose-t-elle quand son moral est au plus bas ? Quand elle a mal. Et quand sa solitude l'étouffe, à qui se confie-t-elle ?

Dans cet espace étroit où nous sommes si proches, chacune attend un geste de l'autre. Finalement, c'est Mariam qui saute le pas et se penche vers moi pour effleurer ma joue du bout des lèvres. Un frisson me saisit à ce contact si délicat et pourtant seulement amical.

— Bonne nuit, Julie.

— Bonne nuit, Mariam, soupiré-je, déçue.

— J'ai été heureuse de passer cette soirée avec toi, tu sais, merci.

— Moi aussi, confirmé-je, dans un souffle.

Si j'avais eu une once de courage, une minuscule, je lui aurais dit : *reste encore un peu, s'il te plaît. J'ai très envie de continuer nos échanges et de poursuivre cette merveilleuse soirée*, mais je n'ai pas une telle témérité. Elle entre dans sa chambre, laissant la porte entrouverte. Cela me démange de la rejoindre. Ce soir, un sentiment étrange et inconnu a rempli mon cœur. J'ai ressenti pour cette femme, qui donne tant sans espoir de retour, une réelle empathie. C'est déroutant.

Une analyse s'impose rapidement. Je suis toujours hantée par mon besoin de la toucher. J'entre dans ma chambre à mon tour et me laisse tomber sur mon lit, les bras en croix. J'ai trop de données en tête pour avoir l'esprit clair. Je me sens légère, telle une plume soulevée par le vent. Cette journée a apporté quelque chose dans ma vie monotone, plus de maturité peut-être. Mais cette explosion d'émotions m'a ôté toute résistance. Petit à petit, Morphée a raison de moi et me prend dans ses bras.

CHAPITRE 2 — Mardi

Le réveil sonne. J'ouvre un œil avec une impression de lendemain de fête. Sans un bruit, je me lève. L'idée de préparer le petit déjeuner pour surprendre mon invitée me met en joie, mais à peine entrée dans le couloir, une odeur de café m'interpelle. Dans la cuisine, Mariam est déjà là, habillée, maquillée et débordante d'énergie. Il n'est pas sept heures !

— Bonjour, Julie, bien dormi ?

Elle me gratifie d'un sourire éclatant et vient à ma rencontre pour m'effleurer la joue d'un baiser ; puis, d'un signe de la tête me montre un sachet en papier sur le bar.

— Je me suis permis de préparer le petit déjeuner, cela ne te dérange pas ?

— Euh, non ! balbutié-je, décontenancée.

— J'avais envie de croissants ce matin, pour une fois que j'ai du temps. Sers-toi, ils sont délicieux.

Cette femme est un vrai cyclone. Elle a même trouvé le temps de descendre à la boulangerie. Depuis quand est-elle levée ? J'ai l'air de quoi avec mon haut de pyjama Snoopy trop grand et ma coupe de zombi ? Autant la journée j'essaie d'être sexy, autant la nuit la

célibataire en moi se lâche. Dans un brouillard diffus, je m'assieds mollement sur un tabouret devant le bar où mon café m'attend. Bientôt, un sentiment étrange me saisit, quelque chose a changé dans cette pièce et j'ai beau chercher, je ne parviens pas à déterminer quoi.

— Merci. Depuis combien de temps es-tu debout ? dis-je dans un bâillement félin.

— Six heures, pourquoi ?

Elle s'arrête, surprise et je me rends compte de la bêtise de ma question : c'est sûrement son quotidien de mère de famille.

— Pour rien, notre session commence à neuf heures.

— C'est une heure normale pour moi. Je ne sais pas si c'est le lit ou l'ambiance chaleureuse de ton appartement, j'ai dormi comme un bébé. Ils sont bons ces croissants, hein ?

Sans me laisser le temps de répondre, ma charmante invitée fait volte-face et quitte la cuisine, accaparée par son téléphone.

— Ah, c'est l'heure. Excuse-moi, je dois appeler mes amours.

Elle s'assied dans le canapé et, très vite, je l'entends râler après son smartphone.

— Bonjour, les filles, pourquoi refusez-vous mon appel vidéo ? Qu'est-ce que je ne dois pas voir ?

« Euh, rien maman, on est en soutif ! »

— Oui, bien sûr ! Quand je rentrerai, tout sera nickel,

on est d'accord ?

« Oui, maman. Quelle question ! »

— Tout va bien ?

« Oui, maman, reprennent les deux filles en chœur. Arrête de t'en faire, on n'est plus des gamines. »

— Mouais, on en reparlera à mon retour ! Et n'oubliez pas : les capotes sont dans le tiroir de droite du buffet.

Je manque de m'étouffer avec mon croissant que je vaporise sur le bar. À l'autre bout de la ligne, les jumelles crient au scandale.

— C'est ça, prenez-moi pour une truffe ! Allez, les filles, ne traînez pas, sinon, vous risquez de rater le tram. Bisous, mes amours.

« Bisous, maman », répondent ces dernières en chœur.

Cette liberté de ton me laisse sans voix. Mariam est à l'aise dans son époque. Tout sourire, elle revient s'asseoir à côté de moi.

— Les chiens ne font pas des chats et je ne veux pas retrouver mes chéries enceintes à leur âge. Pas question d'installer cette tradition dans la famille.

— Tu as parfaitement raison, maman-poule !

Mariam me regarde, étonnée. Je lui souris à mon tour et finis mon café en silence.

— Je voulais te remercier, Julie. J'ai aimé me confier à toi hier soir, même si j'ai un peu cassé l'ambiance.

— Ne me remercie pas, ce fut très sympa pour moi aussi.

— D'ailleurs, ce soir je t'invite !

— J'accepte avec plaisir. On va manger où ?

— Je ne sais pas trop. Ce n'est pas mon quartier.

— Tu aimes la cuisine japonaise ?

— Jamais mangé ! dit-elle avec une petite moue dubitative.

— Alors, laisse-moi t'initier. Tu vas adorer, j'en suis sûre.

— Va pour une soirée initiation alors !

Nous échangeons un sourire, j'aime les premières fois, même si j'ai senti qu'elle n'était pas emballée.

Au moment de mettre mon bol dans le lave-vaisselle, j'ai un flash ! *Oh, bon sang, ma cuisine est propre !*

* * * *

Sur le trajet qui nous mène à l'agence, sous l'œil amorphe des utilisateurs du métro, nous avons bien ri en évoquant nos aventures respectives. Je n'aurais jamais imaginé que nous puissions développer autant d'affinités en si peu de temps. Dans le hall d'Airana, Paul nous a vues sortir hilares de l'ascenseur. À son regard insistant, je suis sûre qu'il va me tomber dessus pour en savoir plus, mais il devra patienter, nous sommes arrivées pile

pour le début de la session.

La chaleur dans cette salle d'examen est toujours aussi accablante. Je m'ennuie à mourir. Aujourd'hui encore, Mariam maîtrise son sujet, j'ai hâte d'en voir la fin. Même si cela me démange, je me suis promis de ne pas la toucher. Mon seul passe-temps : regarder ses mains courir sur le clavier et fixer l'horloge qui me nargue en ralentissant les secondes. Notre petite soirée tourne en boucle dans ma tête et j'attends la prochaine avec impatience.

— Pause-repas dans deux minutes, annonce la voix.

Enfin ! C'est une vraie délivrance et trouver une solution pour m'aérer les neurones devient une mission prioritaire, mon cerveau est en surchauffe. C'est également le moment idéal pour satisfaire mon envie. Nonchalamment, je me penche pour lui murmurer à l'oreille et en profite pour poser ma main sur son épaule. Dès que nos peaux entrent en contact, la magie opère, un vrai plaisir.

— On mange ensemble ? chuchoté-je d'une petite voix.

— Bien sûr ! répond-elle sans bouger un muscle.

— Je te rejoins au self, j'ai besoin de me rafraîchir.

Dès la sortie, je m'éclipse vers les toilettes, rare endroit relativement calme et frais de l'étage. Aujourd'hui, le miroir est plus sympa, il note juste que la disparition de ces petits cernes qui pointent le bout de leur nez va devenir urgente. Je lui tire la langue et souris. C'est vrai que je me suis négligée ces derniers mois. Je